Les valeurs en cause

Crise de l'idéologie et crise de la transmission dans la société iranienne depuis la Révolution de 1979

The values in cause: ideology crisis and transmission crisis in Iranian society since the revolution of 1979

Los valores cuestionados. Crisis de la ideología y crisis de la transmisión en la sociedad iraní desde la Revolución de 1979

Sepideh Parsapajouh

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/26051>
DOI : 10.4000/assr.26051
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 10 juillet 2014
Pagination : 243-268
ISBN : 978-2-7132-2432-4
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Sepideh Parsapajouh, « Les valeurs en cause », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 166 | Avril-Juin 2014, mis en ligne le 10 juillet 2017, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/26051> ; DOI : 10.4000/assr.26051

Sepideh Parsapajouh

Les valeurs en cause.

Crise de l'idéologie et crise de la transmission dans la société iranienne depuis la Révolution de 1979

Je ne suis pas une histoire à raconter
Je ne suis pas une chanson à chanter
Je ne suis pas une voix à entendre
Ni quoi que ce soit à voir
Ni quoi que ce soit à savoir
Je suis la douleur commune... crie moi !

Ahmad Shamlou (poète iranien contemporain)

Il y a un peu plus d'un an était publié en Iran un petit livre intitulé *Vous rappelez-vous ?* !! Sous la forme et les couleurs d'un cahier d'écolier, une suite d'illustrations juxtaposées : objets, images et phrases, représentant la vie quotidienne d'un enfant/adolescent des années ¹ 1360/1980, sans commentaire ni interprétation. En moins de neuf mois, ce livre a été réédité neuf fois à 35 000 exemplaires. Ce véritable phénomène éditorial reçut dans la presse deux interprétations restreintes, certains parlant d'une simple nostalgie, d'autres, refusant de reconnaître la spécificité de cette période, d'un effet de mode venu de l'Occident.

Pourtant, le succès de ce petit livre indique sans doute que pour toute une génération d'Iraniens, la décennie 1360/1980 fut une période cruciale, non pas seulement dans l'histoire du pays, mais surtout dans leurs parcours personnels et leurs relations intimes. Cette génération est celle des enfants des révolutionnaires de 1979, actuellement trentenaires ou quadragénaires. Au cours des événements consécutifs à la réélection contestée de Mahmud Ahmadinejad en 2009, ils ont été les plus nombreux à manifester avec détermination, se revendiquant explicitement de valeurs et d'idéaux de la révolution de 1979, à leur sens oubliés ou déformés par l'actuelle République islamique. À travers ce rappel et cette protestation, voulaient-ils seulement pointer les contradictions du régime issu de la

1. La première date est celle du calendrier iranien, hégirien et solaire, à la différence du calendrier du reste du monde musulman, hégirien et lunaire.

révolution, ou cherchaient-ils aussi à libérer leurs mémoires subjectives du poids de l'expérience historique ? D'autres phénomènes sociaux et événements politiques encore plus récents nous montrent en effet une génération partagée entre la volonté de se rappeler et le désir d'oublier les années les plus violentes de l'histoire moderne de l'Iran. Il apparaît que cette génération forme aujourd'hui une catégorie décisive d'acteurs politiques, rassemblés moins par une idéologie ou une conscience politique que par une expérience et une « douleur commune (s) », selon l'expression emblématique du poète A. Shamlou, citée dans les propos que nous rapporterons plus bas.

La cristallisation de cette génération en acteur politique nous semble ainsi s'expliquer par deux phénomènes connexes : la crise de l'idéologie depuis la révolution et la crise des rapports intergénérationnels entre les acteurs de cette révolution et leurs enfants. Depuis 1979, après une période de forte emprise de l'idéologie sur la société, la République islamique a connu d'importants changements politiques et sociaux dont le principal eut lieu en 1989, avec la fin de la guerre et la mort de l'ayatollah Khomeiny. C'est alors que le régime a amorcé un tournant pragmatique et que la société a commencé à sortir de l'austérité extrême de la décennie passée. Jusque-là accaparés par les difficultés de la vie quotidienne, surtout dans l'éducation de leurs enfants, les acteurs de la révolution se sont mis peu à peu à douter des idéologies qui avaient été les leurs. Vers le milieu des années 1990, ce doute trouva son expression dans le discours de certains intellectuels, discours qui contribua en retour à alimenter un esprit critique et sceptique à l'égard des fondements de la République islamique.

Or, il semble que cette crise idéologique ait d'abord eu pour conséquence une forme de blocage dans la transmission des valeurs, des croyances et des pratiques, au sein des principales institutions sociales que sont la famille, l'école, la mosquée et l'université. La communication entre les anciens acteurs de la révolution et leurs enfants apparaît aujourd'hui comme entravée par ce qu'il est désormais courant d'appeler le « fossé intergénérationnel » [*shekâf-e nasli*]. Un thème qui fait l'objet, depuis le début des années 2000, de nombreuses analyses chez les sociologues iraniens, lesquels s'efforcent de comprendre ce « fossé », cette « rupture » ou ce « *gap* » entre la génération des 20-30 ans et celle de leurs parents². Parallèlement, on peut observer l'apparition et le développement d'un discours identitaire chez les Iraniens de la société urbaine nés dans les années 1350/1970, qui se présentent communément comme les « *daheh panjahi* » [ceux des années 50 ou la génération brûlée]. Par des expressions comme celle-là, ils manifestent le sentiment fondé d'avoir vécu une condition tragique, inconnue des aînés et inimaginable par les plus jeunes. Cette conscience générationnelle

2. Parmi ces travaux, nous pouvons mentionner les travaux de T. Azad-Armaki, 2004, G. R. Kashi, 2004, S. Moidfar, 2004, G. Kâshi et M. Gudarzi, 2005, H. Janalizadeh et M. R. Soleimani-Bashli, 2010.

s'exprime aussi bien à travers les réseaux sociaux et les blogs que dans des œuvres cinématographiques et littéraires³.

Pour comprendre ce double phénomène de crise de l'idéologie et de crise de la transmission, il nous paraît nécessaire de revenir sur l'histoire de l'Iran depuis la révolution, tout particulièrement sur les huit années de guerre contre l'Irak. Nous nous attacherons, au moins autant qu'aux événements politiques eux-mêmes, à la mémoire qu'en ont conservée les membres des deux générations : celle des acteurs de la révolution, alors âgés de 30 à 40 ans, et celle de leurs enfants, âgés de 1 à 10 ans au moment de la révolution. Notre récit alternera donc le rappel objectif des faits et les témoignages subjectifs des acteurs, l'histoire politique et la remémoration de la vie quotidienne. Les témoins nous apparaîtront doublement partagés : dans leur rapport aux faits et aux idées d'abord, entre la mémoire et l'oubli, le renoncement à l'engagement et l'attachement aux idéaux ; dans leurs rapports intersubjectifs et intergénérationnels ensuite, entre la déception et l'estime, l'incommunication et l'affection. Après avoir retracé, du point de vue respectif des acteurs de la révolution et de leurs enfants, les dix premières années de la période post-révolutionnaire, nous analyserons donc l'évolution critique des rapports intergénérationnels et de la transmission des valeurs au cours de la deuxième période (1989-2009), et proposerons pour finir quelques hypothèses d'interprétation sur le rôle actuel de cette génération dans la société iranienne.

La méthodologie de l'enquête

Nos témoignages ont été recueillis auprès de trente personnes appartenant à ces deux générations. Cet échantillon, sans être très important en nombre, se veut représentatif de la société iranienne. Dans la recherche et le choix des personnes interrogées, nous avons tenu compte de deux critères : l'âge et l'appartenance à une famille impliquée dans la révolution. Nous avons tenu à interroger autant de femmes que d'hommes, d'origine ethnique différente (six Kurdes, cinq Turcs, trois Lors, seize Fars), habitants de grandes et de petites villes⁴. Les personnes contactées ont vécu en Iran au moins jusqu'à la fin des années 1990, sous la présidence de Mohammad Khatami. La plupart des données ont été obtenues par correspondance, par l'intermédiaire de mails et des réseaux sociaux, parfois en étant présentées par un tiers. Les membres de la deuxième génération se sont montrés plus accessibles sur internet, plus enclins à s'exprimer aussi. Quelques entretiens avec des membres de la première génération ont été effectués sur place.

3. Voir la filmographie indicative à la fin de cet article.

4. Les persanophones représentent à peu près 53 % de la population du pays, les Turcs 18 %, les Lors 9 %.

Parmi les trente personnes ayant participé à cette étude, vingt appartiennent à la deuxième génération et dix à la première ; quatre personnes font partie de deux familles. Les membres de la première génération ont en moyenne 65 ans aujourd'hui, ceux de la deuxième 38 ans. Ils sont originaires de sept villes différentes : deux grandes (Téhéran et Mashhad), trois moyennes (Karaj, Hamedan, Sanandaj) et deux petites (Marivan et Shahi). Tous ont un niveau d'instruction assez élevé (de la maîtrise au doctorat). Tous sont de confession musulmane, en majorité chiite, sunnite pour trois d'entre eux ⁵. Sept personnes ont émigré dans des pays occidentaux, à savoir l'Australie, le Canada (deux personnes), l'Écosse, la France, l'Allemagne et la Suède.

Afin d'avoir des entretiens assez approfondis, nos communications ont commencé de manière libre, suivant la volonté et la disponibilité de chacun. Nous sommes partis de dix brèves questions assez générales et ouvertes pour laisser nos interlocuteurs mettre en avant ce qu'ils souhaitaient. D'après ces premières réponses, les entretiens se sont poursuivis par email, chat, ou par Skype, avec des durées et des degrés d'intimité très différents ⁶.

La construction de la République islamique et son empreinte dans les mémoires : 1979-1989

Tout comme les historiens, la mémoire des Iraniens distingue nettement deux phases au sein de cette décennie : la phase révolutionnaire proprement dite, de 1979 à 1981 ; l'époque de la guerre contre l'Irak, de 1981 à 1988.

Les années tourmentées de la révolution : 1979-1981

À la fin des années 1970, on le sait, une coalition hétéroclite de mouvements politiques aux tendances idéologiques très différentes était rassemblée sous le *leadership* (ou *velayat*, notion fort connotée dans la pensée chiite ⁷) de l'ayatollah Khomeiny. Celui-ci représentait une personnalité charismatique et sans concession à l'égard du shah ; il incarnait la figure du *faqih*, du savant religieux de haut rang, comme l'indiquait son titre d'*ayatollah*, le plus éminent de la hiérarchie cléricale chiite, et jouissait en tant que tel d'une autorité morale et juridique considérable auprès des Iraniens traditionnels ; malgré son exil en Irak puis en France, il entretenait une relation très vive avec les Iraniens. Il avait beaucoup

5. Le pays compte environ 80 % de chiïtes, 15 % de sunnites et 5 % de non-musulmans.

6. Il convient de préciser que l'auteur de cet article est elle-même issue de cette deuxième génération, née quelques années avant la révolution et ayant traversé tous les événements relatés dans les pages qui suivent. Cette expérience personnelle lui a permis de communiquer de manière plus compréhensive avec les sujets de cette enquête.

7. Sur la complexité de la notion de *velayat* et les débats qu'elle suscite en milieu chiite, voir M. A. Amir-Moezzi et C. Jambet, 2006.

écrit, mais ses ouvrages étant interdits, ses idées précises étaient mal connues des révolutionnaires, comme l'observa à l'époque Michel Foucault⁸. D'après l'expression de certains acteurs de la première génération, il incarnait « la forte personnalité, sage et clairvoyante, dont le pays avait besoin pour prendre sa véritable indépendance ». Dans une société avide de sens et de valeurs, il était perçu comme l'homme providentiel. Depuis la France, l'ayatollah Khomeiny encouragea les manifestations massives qui devaient mettre le shah en fuite le 15 décembre 1978. À son retour en Iran le 31 janvier 1979, tout le monde l'appelait déjà Imam, un titre sacré en islam chiite, théoriquement réservé à douze figures historiques dont le dernier est « occulté » et attendu depuis près de douze siècles. Aussi le gros titre des journaux du jour de son retour en Iran, après quatorze ans d'exil, revêtait une signification mystique : *Emâm âmad* [L'Imam est arrivé].

Il n'est pas inutile de rappeler que la Révolution de 1979, avant d'être qualifiée d'islamique, était l'héritière de deux courants historiques d'inspiration différente, liés depuis le mouvement constitutionnel de 1905-1911 : l'un démocrate et laïc, soutenu par la classe moyenne, progressivement gagné par les idées du marxisme ; l'autre islamique et traditionaliste, revendiquant au profit des religieux la direction du mouvement de masse. Si ces deux courants se sont réunis pour mener à bien la révolution, cette alliance de circonstance était aussi ambiguë que fragile sur le plan idéologique. Son but une fois atteint, le fossé n'a pas tardé à se creuser jusqu'à la rupture⁹. Ce n'est qu'après le triomphe des religieux traditionalistes sur les courants modernistes que la révolution a rétrospectivement été qualifiée d'« islamique ».

À propos du début de la révolution, ce sont surtout les personnes de la deuxième génération qui se sont exprimées ; elles se souviennent d'une époque marquée par la joie et l'exaltation, des sentiments qui leur étaient immédiatement communiqués par leurs parents, oncles et tantes. Elles évoquent les maisons ouvertes à tous vents, les va-et-vient incessants, les discussions interminables et cette passion générale pour les livres, les textes, les discours, les slogans et les formules. Toutes croient se souvenir que l'unité et la solidarité régnaient dans les familles et leurs entourages. Concrètement, elles se rappellent aussi le feu, la fumée, le sang, les cris de « *Allah-o-Akbar* » [Dieu est le plus grand] lancés depuis les toits des maisons.

Je me souviens le jour où le Shah est parti, ma mère est arrivée à la maison, le quotidien *Keyhan* à la main ; elle nous a annoncé « le Shah est parti ! » [...] je ne savais pas encore lire [...] j'ai sauté de joie, on s'est donné les mains avec ma petite sœur et on a commencé à chanter et danser [...] en répétant *shah raft, shah raft* [le Shah est parti] (4 ans en 1979).

Mon père me portait sur ses épaules dans les manifestations, je répétais avec lui les slogans [...] Il me lisait les communiqués [...] Il me demandait d'apprendre les formules

8. Voir M. Foucault, 1978 : 11.

9. Voir H. Bashirieh, 2008 : 137.

par cœur et de les lui réciter avec le ton révolutionnaire [...] Il criait de joie et enregistrerait ma voix (5 ans en 1979).

Nous étions souvent placés chez ma grand-mère, quand mes parents allaient aux manifestations [...] Je me rappelle que mes yeux brulaient souvent à cause des gaz lacrymogènes, mais je sentais que c'était à cause d'un événement très important auquel je devais participer aussi (6 ans en 1979).

Mes parents rentraient tous les soirs avec plein d'histoires à nous raconter [...] des tirs, des arrestations, des fuites [...] ça ne me faisait pas peur [...] je les admirais, ils étaient mes héros contre le roi (4 ans en 1979).

Avec mon frère aîné (de deux ans plus âgé), nous écoutions en boucle les discours enregistrés de l'ayatollah Tâleqani et de l'Imam Khomeiny [...] Nous chantions les chansons révolutionnaires : *je jure à la tulipe endormie dans le sang, à ce martyr qui a renoncé à la vie* [...] Je ne comprenais pas tellement le sens, mais j'adorais le ton (5 ans en 1979).

Avec les cousins, on jouait aux révolutionnaires : on se battait avec les Shahi-s, on lançait des cocktails-Molotov, on résistait à la torture en prison [...] Marx, Che Guevara et Castro étaient nos héros [...] c'était notre jeu de récréation ! [...] c'était joyeux (6 ans en 1979) !

D'après ces témoignages, la transmission des valeurs et des idéaux des adultes aux enfants fonctionnait alors assez efficacement. Les parents parlaient de leurs idées et de leurs engagements très directement aux enfants, censés tout comprendre et participer aux événements. Ils s'employaient à leur inculquer les principes et les valeurs de la révolution. Ces valeurs, d'après les témoignages de la deuxième génération, étaient d'abord la liberté, l'égalité et la fraternité, intégrées dans une définition large de l'islam. Il y avait aussi toute une série de valeurs négatives ou d'« anti », comme ils disaient : l'anti-impérialisme, l'anti-américanisme, l'anti-capitalisme, l'anti-consumérisme, l'anti-*tâghbut* [tyran], etc. Au croisement de la morale et de la politique, toujours liées à des références religieuses, il y avait enfin le soutien aux déshérités, la simplicité, le rejet du luxe, le patriotisme et la solidarité avec le peuple. Autant de termes restés dans les mémoires de tous nos interlocuteurs, même s'ils ne se souviennent pas précisément du sens qu'on leur attribuait à l'époque.

Après le départ de Mohammad-Reza Shah et le retour de l'ayatollah Khomeiny, un gouvernement provisoire est formé, mais en réalité, la gestion du pays est tout entière entre les mains de l'ayatollah Khomeiny, leader incontesté du mouvement populaire. Incapable d'asseoir son autorité, ce gouvernement démissionne suite à l'occupation de l'ambassade américaine et à la prise d'otage de ses diplomates en novembre 1979. Cette initiative de jeunes partisans de « l'imam » Khomeiny est un événement majeur de la révolution. À l'intérieur, il annonce une radicalisation du régime. À l'extérieur, il entraîne une crise internationale sans précédent qui déterminera la nouvelle diplomatie de l'Iran¹⁰. Pour les acteurs les plus enthousiastes de la révolution, l'idéologie « anti » (-américaine, impérialiste, etc.)

10. Voir T. Kellner et M.-R. Djalili, 2010 : 82.

trouve là une expression concrète et spectaculaire, au-delà des discours tiers-mondistes convenus.

En avril 1980, la « République islamique » est proclamée suite à un référendum. La participation est de 98 % et plus de 99 % des votants se déclarent en faveur de la République islamique. Aujourd'hui, beaucoup d'acteurs de la première génération justifient leur vote par l'ignorance qui était la leur de la signification des termes. Nos interlocuteurs de la deuxième génération, qui n'ont pas participé au vote, essaient aussi de s'expliquer l'unanimité de leurs parents.

On nous a demandé de dire oui ou non ! Bien sûr que c'était « oui » ! Après tant d'efforts pour la révolution ! Et puis on ne pouvait pas dire « non », puisque nous sommes bien des musulmans (35 ans en 1979).

Nous avons voté « oui » parce que nous avons peur des communistes, de ceux qui étaient contre la religion [...] des Soviétiques (40 ans en 1979) !

Pour moi, ça allait de soi, nous sommes musulmans et nous voulions vivre dans une société musulmane. Comment pouvait-on savoir à quoi cela allait ressembler ? Dans mon esprit c'était une révolution adaptée à notre culture et notre religion (41 ans en 1979).

Moi, je ne réfléchissais pas beaucoup. Enfin je réfléchissais, mais bon [...] ce n'était pas assez. J'en veux encore à tous ceux qui nous ont utilisés. Comment pouvais-je savoir ? Tout était interdit avant, les livres les plus simples étaient interdits. Nous n'étions pas assez instruits (30 ans en 1979).

Ce qu'on nous transmettait comme relevant de l'islam, je l'ai compris plus tard, c'étaient des valeurs complètement inventées que mes parents croyaient islamiques ; une forme d'interprétation personnelle et libre, ou bien mélangée à des idéaux révolutionnaires modernes, genre français ou d'Amérique latine [...] ! Enfin ils nous les présentaient comme étant « islamiques » ! mais ce qui comptait, je pense aujourd'hui, devait être surtout la Révolution, la République, l'État, et ensuite, l'islam ; et cela, « islamique » nous savions, comme ça spontanément, que cela voulait dire d'abord « indépendant », « nouveau », c'est-à-dire différent de toute autre révolution (7 ans en 1979).

Nous étions très passionnés par l'Imam Khomeiny, nous voyions en lui notre sauveur [...] Quand j'y repense, je me dis « combien j'étais naïf » (34 ans en 1979) !

Je me souviens, quelques jours avant le référendum, mon frère était très agité, il avait compris ! Il avait lu le livre (*Vélayat-e-faqih* de l'ayatollah Khomeiny) il voulait nous avertir sur le contenu et l'idée du gouvernement islamique ! [...], Mais bon, nous étions si enthousiasmés, personne ne faisait attention à ce qu'il disait ¹¹ (30 ans en 1979) !

11. Michel Rocard, le 25 septembre 2012, lors d'un entretien avec le quotidien *Atlantico* à propos du référendum, donne cet avis qui m'a évoqué les témoignages de ces Iraniens de la première génération à propos du référendum de 1979 : « Je n'aime pas le référendum : trop souvent, on y pose des questions trop simplifiées sur des questions qui sont trop compliquées. De même, il est trop souvent d'usage que les débats soient détournés à tel point que les électeurs répondent davantage à celui qui pose la question – le Président, le pouvoir en place par exemple – qu'à la question elle-même. Les référendums laissent une trop grande place à l'émotion et tournent ainsi en combat médiatique au détriment des idées. Un résumé brutal que ne supportent pas des questions aussi techniques et complexes. »

Ce référendum d'avril 1980 est marqué de manière très vive dans la mémoire des personnes de la première génération, qui entretiennent avec ce souvenir un rapport équivoque. D'un côté, l'événement leur rappelle leur ferveur révolutionnaire passée et leurs plus beaux souvenirs affluent quand ils l'évoquent. D'un autre côté, l'événement cristallise la mauvaise conscience qui les empêche de savourer ces souvenirs et les oblige à justifier leur choix du « oui », leur participation à la construction d'un régime qu'ils considèrent souvent, aujourd'hui, comme étant allé à l'encontre de leurs idéaux. Ils expliquent qu'en tant qu'Iraniens et musulmans, ils n'auraient pas pu voter pour une république non islamique ; et que la révolution s'était largement fondée sur l'identité musulmane du peuple iranien. Beaucoup disent aussi qu'à l'époque, personne n'avait encore lu le livre de l'ayatollah Khomeiny intitulé *Velayat-e Faqih* [la tutelle du juriste-théologien ou docteur de la loi], contenant toute sa doctrine et son projet politique, un livre dont beaucoup d'Iraniens ignoraient même l'existence. Ainsi le manque de culture politique et de connaissance des doctrines, surtout celles des religieux, est fréquemment mis en avant par nos interlocuteurs pour justifier leur choix. Parmi ces anciens révolutionnaires, certains se sentent trahis par le mouvement en faveur duquel ils ont voté, d'autres considèrent que de tels changements sont inévitables dans une révolution. Mais tous prennent une distance pour s'efforcer d'analyser et de relativiser l'événement.

Au cours des vives discussions accompagnant l'élaboration de la Constitution et son approbation, et plus encore après l'élection d'un « conseil des gardiens » défendue par le seul Parti de la République islamique¹², les divisions internes du bloc révolutionnaire commencent à apparaître et de nombreux Iraniens, notamment de la classe moyenne, commencent à pressentir la nature du régime qui se met en place. La nouvelle Constitution, s'appuyant sur la légitimité du vote référendaire, est dominée dès son préambule par la référence à l'islam ; conformément à la volonté du guide, ce texte est plus qu'une Constitution, « une véritable profession de foi¹³ ». Avec ses 175 articles, elle invente une forme hybride entre légitimité théocratique et liberté démocratique, où « le dernier mot revient toujours à la tendance religieuse ».

Dans les institutions et les courants politiques, l'élément clérical commence alors à marginaliser, voire à éliminer les autres : mouvements de gauche, nationalistes et libéraux. Tous se sont associés aux islamistes afin de renverser le shah ; aucun n'aura jamais de place réelle dans le pouvoir. La puissance du clergé se fonde sur l'ancienneté de son organisation, sur le traditionalisme de la société et sur la doctrine moderne de la *velayat-e-faqih*. La structuration de l'intelligentsia religieuse en un véritable clergé date de l'époque safavide (XVI^e-XVII^e siècles) et de l'instauration du chiisme comme religion d'État en Iran. Le traditionalisme de

12. Formé par des partisans de l'imam Khomeiny, il sera le parti unique du régime jusqu'à sa dissolution en 1987.

13. T. Kellner et M.-R. Djalili, 2010 : 80.

la société iranienne peut être vu comme une réaction à l'occidentalisation et à la modernisation à marche forcée du régime pahlavi. Cette réaction de la tradition a reçu une formulation idéologique grâce à des politiques et des intellectuels comme Mossadegh, Shariati, Al-e-Ahmad ou Mottahari. Après la révolution, cette tendance se radicalise en multipliant les positions moralisatrices sur les comportements, les habitudes vestimentaires et les rapports entre les sexes. Au nom de la tradition, elle condamne violemment toute pensée politique autre que celle du Parti. Quant à la doctrine de la *velâyat-e-faqih*, elle n'est pas l'œuvre du seul ayatollah Khomeiny, mais l'aboutissement d'un long processus doctrinal au sein du chiisme. Si le sens du mot *faqih* est assez clair, ce qu'il faut entendre par *velâyat* [autorité politique] est beaucoup plus problématique¹⁴ ; la notion fait l'objet de nombreuses interprétations divergentes parmi les savants religieux chiites, jusqu'à aujourd'hui et à l'intérieur même du régime iranien¹⁵.

Entre ces différentes tendances, les membres de la première génération se souviennent des difficultés qu'ils avaient à se situer.

Notre identité se formait surtout de manière négative ! Nous savions très bien ce que nous ne devions pas être : non à l'Occident, non au marxisme, non au colonialisme, non à l'impérialisme mondial, non au modernisme, non à l'humanisme, non au matérialisme, etc. ! Mais nous ne savions pas ce que nous devions être vraiment (7 ans en 1979).

En janvier 1980, les premières élections présidentielles sont favorables à Banisadr, un intellectuel tiers-mondiste associé au courant islamiste, considéré comme le fils spirituel de l'ayatollah Khomeiny dont il était très proche durant son séjour en France. Il fait partie du Conseil de la Révolution, mais est indépendant du clergé et bénéficie surtout du soutien personnel de l'ayatollah Khomeiny.

Oui [la révolution], c'était une victoire ! Nous en avons assez de la répression du Shah. Tout était interdit, les idées politiques, les livres les plus banals, tout. Cette situation nous avait rendus assoiffés de liberté, avides de lire et de discuter librement [...] et de pouvoir voter, choisir un président de la République (32 ans en 1979) !

Nous pensions d'abord au départ du Shah. Nous avions des idées pour la suite, mais ce n'était pas très clair. Nous pensions que tout le monde allait réfléchir ensemble dans une ambiance saine et libre [...] nous étions bien naïfs ! Mais parce que c'étaient les slogans répétés de la révolution : « l'union du peuple et de l'État », « L'État au peuple, le peuple pour l'État », etc. (40 ans en 1979).

Lors de la première élection, celle de Banisadr, nous ne pensions même pas au parti ou à la tendance politique des uns et des autres, nous pensions que tout le monde était uni, que tous parlaient dans l'intérêt de la même chose, du bien du peuple et

14. M. Amir-Moezzi écrit à propos de ce terme : le terme [de *velâyat*] signifie à la fois « proximité, amitié, amour, alliance » mais aussi « pouvoir, autorité » ou encore « charisme » et « sainteté ». [...] il désigne l'amour, la fidélité, la dévotion et la loyauté que le fidèle-disciple doit à son imam-maître initiatique. (*In Petite histoire de l'islam*, 2007, Librio, p. 68).

15. Le désaccord avec Khomeiny sur cette question constitue la principale raison de la mise à l'écart de l'ayatollah Montazeri considéré jusqu'en 1988 comme le successeur désigné de l'Imam Khomeiny.

c'est tout ! Sinon, nous regardions plutôt les mérites personnels des candidats, leur niveau d'instruction, leurs compétences en matière de gestion, etc. Ce n'est que tardivement, après dix ans peut-être, qu'on a commencé de parler du candidat de tel ou tel courant politique, mais ces mots n'avaient pas de sens à l'époque (35 ans en 1979).

Un mois plus tard, le premier parlement [*majles*] s'installe sous la présidence d'Ali-Akbar Hâshemi Rafsandjâni. La majorité des députés appartient au parti de la République islamique. D'emblée, les désaccords entre le président et l'assemblée se multiplient. Nous sommes un an à peine après la révolution. Dans les souvenirs évoqués par les membres de la première génération, l'ambiance politique est très tendue et chaque jour apporte son lot de rebondissements. La société, en grande partie, montre toujours autant d'enthousiasme pour le changement en cours, comme exaltée par l'espoir révolutionnaire et la joie de la victoire. Elle savoure les libertés obtenues avec la chute de la monarchie : la liberté de publication, la liberté de réunion, la liberté d'expression. Des milliers des livres auparavant interdits sont publiés, les réunions politiques se multiplient, les discours, les débats, les slogans sont partout.

Nous étions assoiffés de lire, de parler, d'entendre, de réfléchir [...] Nous venions juste de commencer ! Nous n'avions pas encore assez réfléchi [...] tout était interdit, avant (35 ans en 1979).

Nous n'avions jamais senti une liberté pareille : tout devenait possible, tout le monde parlait de tout, partout il y avait des réunions, des discours, des débats, et surtout des livres, des textes photocopiés de tous les côtés [...] L'idéologie était enfin autorisée ! On commençait tout juste à construire une idéologie ! Et puis tout le monde se respectait, c'était un esprit de tolérance et de fraternité (30 ans en 1979).

On croyait qu'on pourrait participer, décider, faire quelque chose d'après nos idées ! Quelle illusion (32 ans en 1979) !

Au même moment, le Conseil de la Révolution met en place un conseil de la révolution culturelle, qui est avant tout un organe d'épuration de l'université. Il donne aussitôt l'ordre de fermer les universités et les centres de recherche, le temps d'ajuster l'université aux principes de la Révolution¹⁶. Cette situation durera presque deux ans et jouera un rôle déterminant dans les rapports entre la population et le régime. Toute une génération se retrouve alors sans perspective face à un avenir incertain et dans une certaine confusion idéologique. En l'absence de structures éducatives et scientifiques, pris dans une effervescence d'idées et de discours, des vagues de jeunes seront attirées par les différents mouvements politiques opposés au régime.

Dans des petites villes sans forte identité religieuse (comme Ghochân, Nahâvand, Marivan, Bojnord, Chalus, Gorgan, etc.), dont les habitants s'accommodaient assez bien du régime du shah jusqu'à la Révolution, les jeunes se sont rapidement

16. S. Peivandi 2006, décrit cette entreprise comme un « nettoyage » de l'université des forces laïques et une islamisation de l'université, p. 46.

et massivement politisés sous l'influence de groupes clandestins. Cette montée en puissance des mouvements d'opposition entraîne une violente répression de la part du régime. Il commence par l'élimination des royalistes, puis vient le tour des marxistes et des Moudjahidines du peuple [*Mudjahidin-e khalq*] marxistes et islamistes. Les jeunes gens des provinces payent un très lourd tribut à ces vagues d'exécutions. La société perçoit que les libertés gagnées par la révolution sont menacées. Peu à peu, la peur remplace la ferveur.

En septembre 1980, au paroxysme des tensions et des passions, alors que les Iraniens s'attendent à un coup d'État ou au déclenchement d'une guerre civile, le pays est attaqué par l'Irak, le voisin arabe de l'ouest, gouverné par un régime sunnite d'inspiration laïque. Son chef, Saddam Husayn, bénéficie alors du soutien de « l'Occident » que le régime iranien inquiète depuis l'affaire des otages¹⁷. Personne n'imagine qu'une guerre de huit ans est en train de s'engager ; une guerre qui va marquer la tache la plus sanglante, mais aussi l'étape la plus décisive dans l'histoire contemporaine de l'Iran. Le président Banisadr est désigné commandant en chef des armées par l'ayatollah Khomeiny, et la gestion de la guerre devient l'activité principale du gouvernement.

Les conflits intérieurs prennent soudain un tour plus radical et différents groupes d'opposition espèrent profiter de la guerre pour prendre le pouvoir. Le régime se trouve attaqué de l'extérieur comme à l'intérieur. Les conflits s'aggravent aussi au sein du gouvernement. Le Parti unique de la République islamique accuse le président d'une « mauvaise gestion de la guerre » et d'une tolérance coupable vis-à-vis du mouvement d'opposition des Moudjahidines. En juin 1981, l'ayatollah Khomeiny retire le commandement des armées à Banisadr ; une semaine plus tard, les soupçons de conspiration ne faisant qu'augmenter, il le destitue officiellement. Cela déclenche une véritable guerre entre l'opposition armée, principalement celle des Moudjahidines, et le gouvernement.

En juin 1981, un attentat au siège du Parti cause la mort de soixante-douze membres de l'élite dirigeante. Un mois plus tard, un autre attentat entraîne la mort du nouveau président et de son premier ministre. Ces événements dramatiques sont à la fois des épreuves initiatiques pour le régime et ses partisans et une source d'espoir pour tous les déçus et les opposants. La conséquence immédiate est un durcissement sans précédent du pouvoir. Une répression impitoyable s'abat sur tous ceux que le pouvoir appelle les « renégats » : non seulement les activistes et les milices armées, mais aussi beaucoup d'autres gens, principalement jeunes, attirés dans la spirale idéologique née de la révolution.

Le début de cette répression, que l'on peut qualifier de terreur, marque la fin de la période révolutionnaire. Pour beaucoup de nos interlocuteurs, cela signifie la fin des libertés, des passions et des illusions.

17. Voir T. Kellner et M.-R. Djalili, 2010, p. 15.

Au souvenir de la période révolutionnaire, les jeunes iraniens de la deuxième génération sont partagés entre la nostalgie, l'idéalisation et la recherche des signes annonciateurs de ce qu'ils allaient subir ensuite. Dans leurs propos, l'enthousiasme et la passion de l'époque affleurent très rapidement, alors même que la plupart se définissent aujourd'hui comme sans idéologie et sans conviction politique. Tous entretiennent un rapport très affectif avec la révolution elle-même, qu'aucun ne remet en cause sur le fond.

La vie quotidienne était pleine de sens ! Toute une richesse sémantique enflammait les paroles et les phrases ! Nous avions nos masses de demi-dieux [les martyrs] avec leurs derniers mots effervescents qui nous remplissaient totalement (8 ans en 1979).

Tout avait un sens ! Ou bien c'était nous-mêmes qui avions appris à donner sens à tout ! La tulipe, la couleur rouge, le martèlement de la voix d'untel dans ses discours, le mot « patrie » ! Tout donnait un écho si fort dans le cœur de l'enfant que j'étais (9 ans en 1979) !

Les souvenirs de la révolution de mon père, quand il était étudiant à l'université de Téhéran, étaient gravés dans ma mémoire comme un rêve et un regret à la fois ! J'avais tellement envie de les revivre à mon tour ! Je me rappelle quand j'ai réussi le concours d'entrée à cette université en 1992, je ne cherchais qu'une seule chose : les traces de balles sur les murs du bureau central dont il m'avait parlé (4 ans en 1979) !

La mort rouge vaut mieux que la vie infâme ! Cette phrase résonne encore dans mon oreille. Toute petite, j'essayais de comprendre le sens de *la vie infâme !* [...] Ça me faisait renoncer à tous les aspects ordinaires de la vie ! On nous a fait grandir trop vite (3 ans en 1979) !

Dans cette atmosphère, nous étions comblés d'idéaux ! Maintenant que j'y pense, nous vivions au milieu des idées les plus belles. « La liberté » : l'être humain libéré de tout emprisonnement, intérieur comme extérieur, de l'impérialisme, des gouvernements autoritaires, de toutes sortes d'aliénations personnelles ! « L'homme libéré », « l'homme parfait » (5 ans en 1979).

Se souvenir et parler de cette période est beaucoup plus problématique pour nos interlocuteurs de la première génération. De prime abord, ils paraissent beaucoup plus rationnels. Ils se posent beaucoup de questions sur la révolution, cherchent à analyser et expliquer les événements. Les plus engagés à l'époque se souviennent encore de la joie et de l'enthousiasme des lendemains ; ils ne regrettent jamais la Révolution, mais déplorent le fait que la période de liberté ait été si brève. Certains disent avoir été trop sincères ou trop naïfs ; beaucoup sont encore convaincus par leur engagement de l'époque, mais admettent qu'ils n'avaient pas prévu ce qui allait suivre. Les répercussions de la terreur dans leur vie familiale sont souvent à l'origine d'une brusque désillusion.

Ça a duré quand même deux ans, voire plus, je pense jusqu'en 1981, la date de l'arrestation et puis [...] [il ne prononce pas le mot « exécution »] de mon beau-frère [...] Oui, dans ma famille, c'est à ce moment-là qu'on a compris (30 ans en 1979).

Mais la plupart d'entre eux, dans les entretiens, évitent de parler de leur histoire personnelle, ils occultent la vie quotidienne privée et préfèrent évoquer

les grands événements politiques. Aucun de nos interlocuteurs de la première génération ne s'est exprimé sur ses rapports avec ses enfants, ni même sur l'enfance de ceux-ci. Dans leurs propos, pourtant, une forme de compassion à l'égard de leurs enfants est nettement perceptible ; ils considèrent ceux-ci comme des victimes tout en se gardant bien de désigner des responsables. Il y a un sentiment de culpabilité manifeste, qui est sans doute pour beaucoup dans le « fossé inter-générationnel » évoqué au début de notre article. Ces sentiments de compassion et de culpabilité sont exprimés discrètement, plus souvent dans des gestes que dans des paroles.

Les années de guerre et de mobilisation : 1981-1989

Au début de cette période, les gens de la première génération avaient entre 33 et 43 ans, ceux de la deuxième entre 4 à 14 ans.

Peu après le commencement de la guerre, suite à la destitution du président Banišadr et à l'attentat contre le deuxième président élu en octobre 1981, Ali Khamenei est élu président, en dépit de la Constitution interdisant que cette fonction soit exercée par un religieux. Il nomme Mir Hosseïn Moussavi premier ministre. Cette période est ironiquement appelée « l'âge d'or de l'*emâm-e râhel* » (le défunt imam) par les personnes de la deuxième génération. Dans la mémoire de nos interlocuteurs, elle est surtout marquée par l'oppression, la privation et la guerre. Elle dure huit ans et se termine par la mort de l'ayatollah Khomeiny en juin 1989.

Pendant cette période, le pays subit tout à la fois la guerre avec l'Irak et une féroce guerre civile. Après l'élimination des royalistes et des forces politiques républicaines et laïques, le pouvoir affronte des organisations armées comme le mouvement kurde, les *Moudjahidines*, les mouvements *Peykar* ou *Fadâyân*¹⁸. Aux attentats revendiqués par les *Moudjahidines*, le régime répond par des vagues d'exécution touchant les sympathisants de l'ensemble des mouvements d'opposition. De nombreux jeunes gens de la classe moyenne, parfois des lycéens, sont victimes de cette répression. De juin 1981 à mars 1982, la prison d'Evin à Téhéran est le théâtre de dizaines d'exécutions par jour, ce qui cause des protestations à l'intérieur même du régime. On parle de près de 6 000 exécutions¹⁹ de septembre 1981 à septembre 1982, mais les chiffres ne seront jamais annoncés publiquement. La réalité globale de cette répression est alors ignorée de la population ; mais chacun en a des échos à l'intérieur de sa famille, par les amis, les voisins ou les collègues.

18. *Peykar et Fadâyân du Peuple* sont des mouvements marxistes-léninistes radicaux apparus dans les années 1970 en Iran. Entre 1979 et 1981, les tribunaux révolutionnaires ont exécuté 497 opposants politiques pour activités contre-révolutionnaires (E. Abrahamian, 2008, R. Parham et M. Taubman, 2009).

19. T. Coville, 2007 : 66 et A. Tahéri, 1985 : 301-302.

Sur cette période, nos interlocuteurs de la première génération n'ont pas pu ou voulu exprimer quoi que ce soit, sauf en des termes très généraux pour signifier leur désolation. Chez les individus de la deuxième génération, au contraire, les souvenirs sont très vifs et ne demandent qu'à être verbalisés. Ce sont des souvenirs très concrets et sensitifs, comme les coups de feu entendus quotidiennement : tous se rappellent qu'ils comprenaient de quoi il s'agissait sans en connaître les raisons, et que leurs parents leur disaient qu'il s'agissait de tirs en l'air, d'exercices d'entraînement ou d'abattages de chiens errants. Ils se souviennent aussi de bribes de discussions entre adultes de leur entourage, évoquant à mots couverts des personnes exécutées dans la famille ou l'entourage. L'un parle de « l'épicier du coin de la rue dont les trois fils étaient en prison, avec lequel on avait peur de communiquer ». Une autre se souvient de « la peur que [sa] tante soit dénoncée par sa camarade emprisonnée ». Certains se rappellent même les visites en prison, la récupération des corps, les pleurs de la mère. Chacun fait état d'un frère, d'une sœur, d'un cousin ou d'un ami concerné par la répression. La prison, la torture et la mort ont envahi la vie quotidienne des plus jeunes.

D'autre part, c'est la guerre qui détermine la condition politique et sociale. Le pays est très fragilisé : à l'intérieur, l'armée est en état de décomposition après avoir subi de nombreuses purges ; à l'extérieur, le pays se trouve au ban de la communauté internationale. Contre toute attente, cette extrême fragilité va se révéler être un facteur d'unité. Toutes les ressources de la nation sont mobilisées face à l'ennemi. Devant le péril commun, de nombreuses divergences s'effacent et des catégories ordinairement plutôt passives se constituent en véritables acteurs sociaux par des initiatives fortes. C'est ainsi qu'au lieu d'éliminer le régime issu de la Révolution, la guerre va lui permettre de se consolider, vérifiant ainsi la théorie de Lewis Coser²⁰, inspirée des analyses de Simmel, sur le conflit d'une société avec une autre comme facteur de cohésion interne²¹.

Nous sortions à peine du chaos révolutionnaire que nous nous sommes vus confrontés à une guerre épouvantable ! À l'époque, on m'avait chargée de la direction de la municipalité de Dehdasht, une petite ville de 15 000 habitants (au sud de l'Iran) ; tous les jours, on recevait des milliers de réfugiés de la guerre ; en un an, on en a reçu 40 000 ! Femmes et enfants ! Avec les problèmes de l'eau potable, du pain et du toit ! Et cette ville n'était pas très près du front, je n'ose pas imaginer ce qui se passait dans d'autres villes (38 ans en 1979) !

On travaillait jour et nuit avec des salaires très bas ; et puis il fallait constamment déplacer nos enfants, d'une maison à l'autre, sous les bombardements ; mais on se

20. L. Coser, 1965.

21. D'après lui, les individus se solidarisent en dépit de leurs différences derrière les frontières qui les séparent de la société adverse ; dans cette situation, même les agents ordinairement passifs, sont encouragés à prendre des initiatives fortes dans un contexte conflictuel. Aujourd'hui encore, certains pensent que les sanctions internationales « permettent au peuple iranien de se réunir à nouveau ». Voir les propos d'Ali Ahani, ambassadeur d'Iran en France, dans *Atlantico*, 10 août 2012.

forçait à garder l'espoir, à rire et raconter des blagues à la maison, à être à l'heure au travail, pour se donner du courage les uns les autres (35 ans en 1979).

Nous étions fiers de rester dans notre pays et de résister dans nos métiers, plutôt que de partir, comme tous ceux qui quittaient en masse le pays ! [...] En même temps on devait garder l'espoir pour rendre possible la vie dans cette situation terrible (37 ans en 1979) !

Nous guettions à chaque instant le désastre qui allait arriver ! Il fallait constamment trouver « une solution », que ce soit au travail, à la maison ! [...] Tout le monde était dans la même galère, il n'y avait pas de médecin, pas d'électricité, pas d'eau, pas de savon, pas de nourriture ! Et ces files d'attente pour le pain, le lait, le pétrole (40 ans en 1979) !

Dans un premier temps, l'idéologie du régime s'en voit revivifiée. La « guerre imposée » [*jang-e tahmili*] devient une « défense sacrée » [*defâ' moqaddas*], quasiment une guerre sainte, nourrissant la montée de la ferveur islamique dans la population. Les témoignages indiquent que cette construction idéologique ne sera comprise par les gens qu'*a posteriori* : sur le moment, on se bat pour la vie quotidienne et personne n'a une perception claire de ce qui se met en place politiquement. Tous les courants de pensée alternatifs se voient peu à peu marginalisés sinon éliminés. Dans cette atmosphère de peur permanente et alors que l'existence même du pays est en jeu, la doctrine de l'ayatollah Khomeiny devient non seulement la seule ligne politique légitime, mais aussi un refuge psychologique sécurisant, comme le disent les témoignages des acteurs de la première génération. Cette idéologie permet d'interpréter tous les événements, de répondre à toutes les questions, mais surtout d'apporter un espoir pour la construction d'un avenir alors si improbable, quand le présent est fait « de manque, de crainte et d'anxiété », « de solitude et de délaissement » ; elle apaise les esprits des croyants fatigués et confus et les libère des questions essentielles. Cette fonction presque vitale de l'idéologie fait accepter au plus grand nombre la centralisation et l'autoritarisme de l'État.

En mai 1982, la partie de l'Iran occupée par l'Irak, le Khorramchahr, est libérée. Théoriquement et dans l'intérêt du pays, il est alors possible de mettre fin au conflit. Mais la conviction de l'ayatollah Khomeiny et des dirigeants est tout autre et ils décident de porter la guerre à l'intérieur de l'Irak. Si ce choix traduit l'extrême idéologisation du régime, il s'explique aussi par des calculs stratégiques. Il s'agit de maintenir l'armée en état de mobilisation pour réduire les risques de coup d'État, de conserver l'emprise sur les masses, surtout celles issues de l'immigration rurale intérieure, dans le cadre des organisations de *pâsdârân* [gardiens de la Révolution], de poursuivre l'œuvre d'unification idéologique de la société et de renforcer ainsi le système issu de la Révolution. Le discours du pouvoir modifie radicalement les objectifs de guerre : non plus la défense territoriale, mais l'ouverture du chemin de Karbala, lieu sacrosaint du chiisme situé en Irak, et même la libération de Jérusalem : « il faut passer par

Karbala pour libérer Jérusalem », dit alors le slogan connu de tous. La guerre va se poursuivre six ans, sans atteindre évidemment aucun de ces objectifs.

Pendant toutes ces années, deux facteurs déterminent la condition sociale du pays. D'une part, il y a la nécessité d'approvisionner les forces combattantes. Grâce au charisme de l'ayatollah Khomeiny, les autorités ont recours avec succès à des « levées en masse » de volontaires appelés *basiji* [mobilisés]. Jeunes et même très jeunes (souvent âgés de 14-15 ans), exaltés par la perspective du « martyr sur le chemin de Dieu », ils forment une milice populaire indéfectible et prête à toutes les missions²². Le régime parvient ainsi à récupérer efficacement une martyrologie présente dans le chiisme depuis ses origines, pour en faire un véritable pilier idéologique et un moyen de contrôle social. D'autre part, il y a les privations entraînées par la guerre. Le régime en tire profit pour promouvoir et imposer à la société iranienne une extrême austérité sous couvert de la morale islamique, développant son idéologie suivant deux axes de valeurs : le puritanisme et le nationalisme. L'objectif déclaré est de « créer les conditions permettant à l'humanité de s'instruire dans les valeurs sublimes et universelles de l'islam ».

C'était comme si tous les esprits, tous les corps et toutes les forces, individuelles ou collectives, devaient être réunis pour que l'objectif soit atteint ! Et comme pour conforter cette idéologie, les signes de solidarité collective se multipliaient chaque jour (9 ans en 1979) !

Dans les souvenirs de nos interlocuteurs de la deuxième génération, la guerre a rempli tout l'espace public et les esprits par ses événements journaliers. Dans le désordre, ils évoquent « les funérailles publiques des morts de la guerre » ; « les défilés et les cercueils en fleurs », « les images des martyrs dans leur sang sur la terre sacrée du front » ; « la diffusion en boucle des phrases de leurs mères, fières d'avoir offert leurs fils pour la cause de Dieu » ; « la lecture de leurs testaments, tous les jours, à l'école » ; « l'attente impatiente des communiqués de guerre » ; « les stands qui collectaient les dons pour le front, en liquide ou en nature » ; « les appels aux combattants bénévoles et les stands d'enregistrement » ; « la préparation des confitures et des tricots pour les combattants, à l'école, pendant les heures supplémentaires » ; « les tire-lires en forme de grenade distribuées à l'école, à remplir et envoyer avec une lettre au front ».

En même temps que la guerre, la société subit l'application rigoureuse de lois dites islamiques : la codification de l'apparence vestimentaire, la séparation des sexes dès le plus jeune âge, l'interdiction des divertissements les plus simples comme la musique et les jeux, etc. Le principal foyer d'imposition de ces règles est l'institution scolaire, avec des manuels de science religieuse très élaborés, une formation idéologique des professeurs et un système efficace de contrôle des mœurs. La transgression de ces règles est lourdement sanctionnée et l'on assiste à de nombreuses arrestations pour comportements « corrompus ». La répression

22. Voir à ce sujet les travaux de Khosrokhavar 1995, 1997.

n'est plus seulement politique, mais morale, appliquée à la vie privée des individus, ce qui accentue encore considérablement la violence quotidienne.

Chez toutes les personnes interrogées, cette période des années 1980 reste marquée par le chagrin et une nostalgie paradoxale. Nous partirons ici des témoignages de la deuxième génération, car ils éclairent en partie ceux de la première. Nos interlocuteurs avaient entre quatre et quatorze ans au début de cette période, entre douze et vingt-deux ans à la fin. La guerre les a donc touchés à la fin de leur enfance et de leur adolescence, à une période cruciale pour la construction de leur personnalité. À l'occasion des entretiens, nous l'avons vu, ils se sont souvenus de nombreux détails et ont formulé bien des réflexions. Leurs textes, souvent constitués d'épisodes remémorés, sont très marqués par l'affectif. Le sentiment dominant est la colère, voire la haine, souvent sur le ton de la moquerie ; mais aussi la plainte et l'apitoiement sur soi, dans les termes de la « perte » et de la « blessure à l'âme ». Certains ont d'abord refusé d'en parler avant de se livrer longuement et très personnellement.

Nous étions la génération du « crime ». Tout était criminel à notre époque : les vêtements de couleurs étaient criminels, le jean, les manches courtes, les cheveux longs étaient criminels, se raser le visage était criminel, écouter la musique, mettre du parfum, porter des lunettes de soleil, avoir un miroir dans sa poche [...] Tout devenait criminel ! [...] Tout était « trivialité » et « corruption », « plaisir et jouissance de la vie d'ici-bas », alors que « la vraie finalité de la vie se trouvait dans l'au-delà » (4 ans en 1979) !

La moindre attention au corps, rien que le mot de « corps », tout ce qui pouvait être lié au corps voulait dire le « libertinage » ! Beaucoup de notions comme la « jeunesse », la « rébellion », la « joie », si banales aujourd'hui, représentaient à ce moment-là des contre-valeurs (9 ans en 1979) !

La moindre désobéissance était interprétée très gravement : « invasion culturelle » [par l'Occident], « athéisme », « attitude contre-révolutionnaire », « matérialisme », « culture du plaisir et de la corruption » (5 ans en 1979) !

Notre époque était l'époque du non-corps ! La négation totale du corps et du matériel ! Le corps devait disparaître sous les vêtements amples et sobres, nous devions être posés, dignes, calmes, sages, la tête basse ! Il fallait impérativement être harmonieux et solidaires ! On se ressemblait tous, la diversité n'avait pas lieu d'être (6 ans en 1979) !

Pendant cette époque, « le monde divin » avait une présence envahissante dans le « monde humain » ! L'équilibre entre le monde d'en haut et le bas monde, le spirituel et le matériel, le ciel et la terre, se perdait au profit de la couche immatérielle ! Du monde tangible, un seul usage était permis : en faire une base métaphorique pour parler de l'autre monde (10 ans en 1979) !

Chez tous nos interlocuteurs de la seconde génération, le souvenir de cette époque est associé au sentiment de peur qui régnait dans la maison. Comme l'enthousiasme durant la période révolutionnaire, la peur se communiquait alors directement des parents aux enfants. Certains ont des souvenirs très nets de l'angoisse ou de la colère de leurs parents craignant que leurs enfants partent ou

soient envoyés au front, soient arrêtés ou refusés à l'université à cause du non-respect des règles de comportement. On se rappelle aussi des scènes de panique, comme celles où l'on faisait disparaître des livres en les brûlant ou en les enterrant au fond du jardin. Des scènes restées longtemps incompréhensibles dans l'esprit des enfants, cette époque suivant de peu celle de l'euphorie.

Désormais, on évite de parler politique à la maison ; les enfants qui posent des questions à ce sujet se font rabrouer par leurs parents, alors que la curiosité et la conscience politiques des plus jeunes étaient encouragées quelques années auparavant. Questionner et réfléchir à voix haute, plus encore critiquer, n'engendre plus que des réactions négatives de la part des aînés. Craignant que leurs enfants soient réprimés par le pouvoir, les parents deviennent ou redeviennent ainsi les gardiens de l'ordre moral, les censeurs de la parole, de l'habillement, etc. Les enfants ne manquent pas de trouver cela contradictoire avec toutes les manières de vivre et de parler que leurs parents leur inculquaient peu auparavant. Nombreux parlent aujourd'hui des photos anciennes qu'ils regardaient alors comme preuve de cette contradiction, et qu'ils regardent encore en cherchant à comprendre.

Ils ne voulaient plus nous entendre, ni parler avec nous de ce qui se passait dans la société (4 ans en 1979).

Ils se souviennent aussi d'une période sombre et lugubre. La mémoire visuelle est marquée par le noir et le gris, alors omniprésents dans l'espace public. Le manque de couleur, associé à une ambiance dépressive, revient toujours dans les témoignages. Ils évoquent aussi des personnages particulièrement détestés, qualifiés d'« effrayants » ou de « répugnants » : des professeurs, des directeurs, des surveillants particulièrement sévères, fanatiques et violents ; tous directement liés aux interdictions et aux privations de l'époque.

D'après leurs propres dires, l'austérité de la vie quotidienne ne paraissait pourtant pas si pénible aux enfants qu'ils étaient. Car dans le même temps, cette génération un peu délaissée par les parents malgré leur surveillance, commence à poursuivre seule le chemin de la Révolution, un chemin encouragé par les parents quelques années plus tôt. Les enfants s'approprient les valeurs révolutionnaires, alors promues par les institutions scolaires à travers les actes héroïques des combattants. Tout se passe comme s'ils continuaient à vivre la passion révolutionnaire, mais sans plus la partager avec leurs parents.

Nous avions nos propres héros, nos artistes et nos chefs-d'œuvre, qui nous aidaient à cultiver nos valeurs : les documentaires de Morteza Âvini, les films de Ebrâhim Hâtami-Kiâ et Rassoul Mollâgholipour, les poésies de Ali Mo'allem et de Gheissar Aminpour [...] ; et nous savions que nous ne pouvions pas les partager avec nos parents ! Mes parents se moquaient de moi à l'époque, ils me trouvaient fanatique, un peu fou ! Moi, je les trouvais irresponsables, mous et sans idées (5 ans en 1979) !

J'avais commencé tout seul à consigner les événements de la guerre, l'avancement de nos combattants sur les fronts [...] J'écoutais la radio et les communiqués loin du regard de mon père, il n'aimait pas ça (6 ans en 1979) !

En arrivant à Téhéran [du front], nous changions nos vêtements ! Quand je mettais la main dans la poche de mon pantalon et touchais les billets de Toman [la monnaie iranienne], cela me dégoutait ! Là-bas, nous étions des martyres potentiels ! Ici, nous devenions comme tout le monde ! Je me sentais vide, ça me faisait peur (ancien volontaire de guerre, 10 ans en 1979).

Quant aux acteurs de la première génération, beaucoup ont quitté le pays, les autres se sont adaptés tant bien que mal aux nouvelles règles et conditions de vie. La vie quotidienne de cette période leur apparaît aujourd'hui moins pénible. De leurs propos ressort surtout la déception d'avoir réalisé que leurs espoirs et leurs passions n'ont été que des illusions. Ils disent que « les événements allaient trop vite » pour pouvoir les comprendre et que « beaucoup de choses étaient cachées » ; eux qui étaient d'abord si convaincus par les idées ont pris conscience que « la politique est un jeu cruel et dangereux ». Ils répètent souvent qu'ils ont été instrumentalisés, que tout le monde a été instrumentalisé, que même l'islam a été instrumentalisé.

S'ils s'efforcent d'analyser et de s'expliquer le cours des événements, ils évitent de parler de leur propre vécu, de la peur qu'ils ont ressentie à l'époque, cette peur qu'ils ont communiquée à leurs enfants et dont ceux-ci témoignent au nom de leurs parents. Sur la façon dont ils ont éduqué et protégé leurs enfants au cours de toutes ces années, ils ne disent presque rien, sinon pour justifier leur sévérité qui, disent-ils, n'était pas en accord avec leurs principes. Ils répètent qu'ils ne pouvaient pas faire autrement et que la vie quotidienne était si dure à gérer, entre les difficultés matérielles, la peur de la guerre et les contraintes exercées par le pouvoir, que les idées n'avaient plus beaucoup d'importance.

C'est à l'époque, dans cette situation extrême de la guerre et de la répression d'État, que ces adultes sont devenus « rationnels », selon leurs propres termes, après avoir été si passionnés dans les années de la Révolution. Aujourd'hui encore, leur discours est beaucoup plus rationnel que celui de leurs enfants, comme s'il fallait désormais se méfier de la ferveur, de la passion, du romantisme, à l'origine de tous les excès de la Révolution.

C'est ainsi que ces années ont abouti à un blocage de la relation intergénérationnelle, à l'interruption de toute transmission de valeurs et d'idéaux ; d'une part, car toute forme de discours idéologique était jugée dangereuse ; d'autre part, car les parents vivaient eux-mêmes une profonde crise de leurs convictions. Les enfants jugent souvent aujourd'hui que leurs parents se sont montrés trop passifs, timides, voire lâches, mais surtout trop silencieux. Face à ces reproches plus ou moins clairement formulés, les parents ont du mal à se défendre, pris entre leurs discours rationnels et leur peine à se souvenir. Tout ce qu'ils s'efforcent encore de transmettre, comme ils le faisaient à l'époque dans la tourmente de la guerre, c'est l'unité de la famille et l'affection entre ses membres²³. Mais avec les nombreux départs à l'étranger des enfants, cela même paraît souvent en péril.

23. Parmi les sociologues iraniens ayant étudié ce sujet, T. Azad Armaki accorde une place importante aux relations affectives dans les familles comme élément compensatoire du « fossé intergénérationnel ».

Les années de détente et de crise : 1989-1997

Le 18 juillet 1988, l'ayatollah Khomeiny accepte le cessez-le-feu exigé par le Conseil de Sécurité de l'ONU²⁴. La fin de la guerre laisse aux Iraniens le sentiment mêlé d'une immense désolation et d'un soulagement inouï tant le conflit leur paraissait interminable.

Malgré les pertes humaines et matérielles considérables, cette guerre a servi de façon décisive la consolidation du régime : pendant les deux premières années, tous les opposants intérieurs ont été éliminés ou écartés ; pendant les six années suivantes, l'idéologie du régime est devenue hégémonique et a uniformisé la société. Durant toute cette période, les différences ethniques, sociales ou religieuses ont été niées au profit d'une exaltation du peuple unifié [*ummat vahedeh*]. La guerre a aussi accru considérablement le pouvoir du clergé. Sa solidarité interne et sa capacité de mobilisation ont permis la survie du régime. Après la fin de la guerre, il perdra peu à peu de sa cohérence et de son influence sur la société.

En 1989, le fondateur de la République islamique s'éteint après une série de décisions et actions capitales : l'acceptation de la fin de la guerre ; l'élimination des derniers prisonniers politiques suite à l'attaque des « Monaféqines » [*Mujahedines*] depuis l'Irak²⁵ ; la mise à l'écart de son successeur désigné, l'ayatollah Montazeri²⁶, attaché au rôle du peuple dans la République ; la suppression de la condition la plus exigeante de la *vêlayat-e-faqih*, afin qu'un clerc de rang inférieur puisse lui succéder ; enfin, la fameuse *fatwa* contre l'écrivain Salman Rushdie. Ses obsèques sont accompagnées par une foule immense, peut-être la dernière mobilisation de masse de la Révolution.

Comme une preuve de sa réussite, la transition se fait sans difficulté apparente. L'ancien président Ali Khamenei est désigné Guide suprême par l'Assemblée des experts ; dans la foulée, Hâshemi-Rafsandjâni est élu président avec un taux de participation très faible et un seul concurrent.

La fin de la guerre et le changement de direction politique annoncent le début d'une période de changement tout aussi radical, mais beaucoup moins violent. Rafsandjani s'emploie à tourner la page d'une décennie marquée par la Révolution, la guerre et l'isolement international. L'objectif du régime devient la « reconstruction » du pays, conjuguant libéralisation économique et ouverture diplomatique. À l'aune de ce pragmatisme, les positions idéologiques rigides de la période précédente sont peu à peu mises de côté. Cela se traduit par une réduction très sensible

24. L'Iran estime officiellement à 300 milliards de dollars le prix de la reconstruction de son économie. Les estimations des pertes humaines sont de 500 000 à 1 200 000 morts iraniens, un chiffre très élevé pour un conflit régional.

25. Voir à ce propos C. Makaremi, *Le cahier d'Aziz*, 2011, Gallimard.

26. Ayatollah Hossein Ali Montazeri (1922-2009) ; l'un des principaux dirigeants de la révolution. Après sa mise à l'écart, il devient l'un des principaux critiques de la politique intérieure et étrangère de la république islamique. Il s'exprimera lors des événements de 2009, quelques semaines avant de mourir.

de la pression morale et religieuse sur la société, ainsi que par un épanouissement culturel, en particulier dans les grandes villes.

C'est à l'époque que les divergences internes au régime, qui avaient commencé à émerger à la fin de la vie de l'ayatollah Khomeiny, se manifestent de manière plus visible. L'uniformité du régime et de la société, qui régnait pendant la guerre, s'estompe pour laisser place à une expression plurielle. La multiplication des journaux quotidiens et des revues, l'apparition des universités et des écoles privées participent à une relativisation soudaine de l'idéologie.

À l'époque précédente, au plus fort de son emprise idéologique, le régime proclamait l'ambition d'instruire l'homme nouveau dans les pures valeurs islamiques ; à cette fin, il avait mis en place de nombreuses obligations et interdictions. Avec la fin de la guerre et la mort de l'ayatollah Khomeiny, beaucoup de ces règles extrêmement puritaines ont été réformées ou supprimées, parfois sans le dire. Certains objets interdits sont même maintenant valorisés, comme le jeu d'échecs, désormais encouragé dans les écoles et soutenu par une fédération nationale.

C'est alors que beaucoup de jeunes gens de la deuxième génération, âgés de douze à vingt-deux ans au début de la présidence de Rafsandjâni, éprouvent le sentiment d'avoir été trompés. Ce qui leur était présenté il y a quelques années comme une vérité absolue, pour laquelle il fallait sacrifier sa jeunesse ou même sa vie, se voit soudain relativisé sinon purement et simplement abandonné. Cela introduit un décalage « générationnel » à l'intérieur même des fratries, entre les enfants qui ont grandi sous le régime le plus strict de la morale dite islamique, et leurs jeunes frères et/ou sœurs, éduqués en régime d'ouverture et de libéralisation, qui ne peuvent tout simplement pas imaginer ce qu'ont vécu leurs aînés.

Les sentiments de perte, de haine et de dégoût, les souvenirs en noir et gris des témoins de la deuxième génération, datent de cette époque, les « années Rafsandjani », quand le régime renonce plus ou moins ouvertement aux symboles et aux valeurs des années de guerre. Beaucoup de ces jeunes jugent alors que la « vérité absolue », si aisément réformée quelques années plus tard, n'était en fait qu'un mensonge. De là vient sans doute le détachement qu'ils affichent aujourd'hui à l'égard de toute idéologie, surtout celle de la République islamique.

Avec l'enrichissement rapide de la société, nos interlocuteurs de la deuxième génération disent avoir pris conscience des privations qu'ils ont subies pendant la guerre. Ils estiment avoir été sacrifiés pour que la génération précédente prenne conscience du caractère utopique de ses idéaux, ou pour que la suivante profite de l'ouverture. Ils ont vu leurs parents adhérer passionnément aux valeurs et mots d'ordre de la Révolution, puis se faire les gardiens de l'ordre moral dicté par le régime au moment même où ils perdaient leurs convictions, enfin, profiter de la libéralisation pour augmenter leur niveau de vie et assouplir l'éducation

de leurs enfants les plus jeunes, tandis qu'eux-mêmes, les aînés, étaient souvent poussés à se marier au plus vite.

La détente soudaine, consécutive à la fin de la guerre, peut ainsi expliquer pourquoi le fossé intergénérationnel, ce blocage de la communication entre parents et enfants, concerne surtout les enfants nés avant la Révolution, cette génération des « *daheh panjahi* ». C'est elle qui sera au centre des interrogations et des mouvements de la dernière période.

Les dernières années et les interrogations actuelles

L'époque de Rafsandjani (deux mandats, huit ans de présidence) aboutit à l'élection de Mohammad Khâtami en 1997, avec un taux de participation très élevé. Au pragmatisme économique de Rafsandjani succède un réformisme politique affiché. Le terme *eslah-talab*, signifiant « réformiste », désigne les partisans d'une certaine séparation du religieux et du politique. Les années de présidence de Khâtami, pourtant un religieux, sont considérées par certains comme une époque post-islamiste. Cette ouverture se traduit par un certain épanouissement culturel et semble surtout profiter à la génération née après la Révolution.

À cet égard, l'arrivée au pouvoir de Mahmud Ahmadinejâd en 2005 semble marquer un nouveau tournant pour la République islamique et la société iranienne. Les masses mobilisées durant les années de guerre, les anciens combattants/les *bassidjis* en particulier, font leur grand retour sur la scène politique, mais aussi dans tout l'espace social et économique. En 2009, la réélection proclamée d'Ahmadinejâd dès le premier tour provoque un immense mouvement de protestation brutalement réprimé.

Ces événements, sous certains aspects, semblent être une conclusion provisoire du processus décrit dans cet article, un processus engagé avec la Révolution elle-même. Car les acteurs les plus fervents du mouvement de protestation sont les individus de la « génération brûlée », celle des enfants de la Révolution ; mais l'on voit aussi beaucoup d'acteurs de la première génération se joindre au mouvement, peut-être pour racheter leurs erreurs passées et se réconcilier avec leurs enfants. Même le candidat malheureux de ces élections, Mir Hossein Moussavi, premier ministre pendant toutes les années de guerre, semble incarner d'une certaine façon cette tentative de réconciliation intergénérationnelle. Si cette tentative a échoué d'un point de vue politique, on peut penser qu'elle a du moins permis aux acteurs de la deuxième génération d'exprimer activement leur révolte en même temps que leur attachement à la mémoire de la Révolution, tant subjective que collective²⁷.

27. Il est notable qu'au cours des semaines de protestation, les manifestants ont réutilisé de nombreux slogans de la révolution de 1979, jusqu'au « *Allâh akbar* » [Dieu est le plus grand] crié du toit des immeubles.

Il faut enfin dire quelques mots sur l'élection de Hassan Rouhâni à la présidence de la république en juin 2013, dès le premier tour, avec un taux de participation assez élevé²⁸. Cet événement illustre de façon complexe l'interaction dynamique de la société et de l'État. La candidature de Rouhâni a été soutenue par tous les protestataires de 2009, de la part desquels on s'attendait plutôt à une forte abstention. Pendant la campagne électorale, un encouragement croissant à la participation s'est manifesté dans les réseaux sociaux, parmi nos interlocuteurs de la deuxième génération. Le parti pris et l'enthousiasme pour la candidature de Rouhâni n'ont fait que s'accroître aux derniers jours et aux dernières heures de la campagne. Ses slogans comme « *E'tedâl garâi* » [Modération], « *Tadbir va Omid* » [Ordre et espoir] (*takkasor va tanavo' aghâyed*) [multiplicité et diversité des opinions], l'acceptation de la protestation comme signe de la nouvelle institution démocratique en Iran (*shâyesteh-salâri*) [méritocratie], etc., ont su séduire les Iraniens avides de changement sans alarmer les fidèles du régime. L'homme présente toute la complexité et l'ambiguïté de la société iranienne elle-même. Religieux et révolutionnaire de la première heure, discrètement présent dans le premier cercle des fidèles de l'ayatollah Khomeiny²⁹, il a reçu pendant la campagne le soutien de la famille du fondateur de la République islamique, ainsi que celui des réformateurs écartés depuis les dernières élections, comme Khâtimi et Rafsanjâni. Sa victoire irréprochable et la large participation populaire ont été qualifiées de « gloires nationales » [*hammâseh-ye melli*] par le guide suprême, l'ayatollah Khamenei.

Après le résultat de cette élection, nos interlocuteurs de la première génération ne se sont quasiment pas exprimés. En réponse à mes messages, seule une phrase déconcertante m'a été envoyée : « ils sont tous plus ou moins pareils, cela passera aussi ! » En revanche, nous avons reçu de nombreux messages de félicitations de la part des témoins de la deuxième génération. Peut-être les signes d'un reste de conviction, d'un besoin de cohésion et d'un désir d'être à leur tour acteurs de l'histoire politique.

28. Le taux de participation le plus élevé jusqu'alors était de 79 % pour l'élection de Mohammad Khâtimi en 1997. Le taux de participation officiellement annoncé en 2009 est de 82 % mais il paraît bien difficile de s'y fier.

29. C'est à lui que l'initiative d'employer le terme d'Imam pour désigner l'ayatollah Khomeiny est attribuée, en 1978, lors d'un célèbre discours à l'occasion de l'assassinat du fils de celui-ci. En 2013, les premières personnes à lui avoir apporté leur soutien étaient la fille et le petit-fils de l'ayatollah Khomeiny.

Remerciements

Je remercie très chaleureusement tous ceux qui ont participé à cette recherche en me confiant leurs souvenirs les plus sensibles. Je tiens à remercier Mathieu Terrier pour son écoute et sa relecture précieuses ; je remercie également Sabrina Mervin, Régine Azria et Sophie Nizard, pour m'avoir invitée à participer à leur séminaire « Mémoire et transmission » (CEIFR), d'où est né cet article.

Sepideh PARSAPAJOUH

(Centre d'études interdisciplinaires des faits religieux) CEIFR

sepideh.parsapajouh@gmail.com

Bibliographie

- ABRAHAMIAN Ervand, 2008, *A History of Modern Iran*, Cambridge, Cambridge University Press.
- AHANI Ali, COVILLE Thierry, 2012, « Nous développons une technologie nucléaire à des fins pacifiques », *Atlantico*, 10 août 2012, <http://www.atlantico.fr/decryptage/quand-iran-defend-programme-nucleaire-ali-ahani-et-thierry-coville-445934.html>
- AL-E AHMAD Djalâl, 1986, *L'Occidentalité [Gharb zadegui]*, trad. Kotobi L. et Kotobi M., Paris, L'Harmattan.
- AMIR-MOEZZI Mohammad Ali, JAMBET Christian, 2006, *Qu'est-ce que le chiisme ?* Paris, Fayard.
- AMIR-MOEZZI Mohammad Ali, 2007, *Petite histoire de l'islam*, Paris, Librio.
- AZAD-ARMAKI Taghi, 2004, *Jâme'e shenâsi ye nasli dar Iran* [La sociologie générationnelle], Téhéran, Jahâd-e sâzandegi.
- , 2010, *Jameh shenasi ye Iran va monasebat-e bein nasli* [La sociologie de l'Iran et les rapports intergénérationnels], Téhéran, Elmi.
- BASHIRIEH Hossein, 2008, *Moghdame-i bar jame-shenasi-ye siassi-ye Iran; dore-ye bad az engelab* [une introduction à la sociologie politique d'Iran ; l'époque post révolutionnaire], Téhéran, Negâh-e Moâsser.
- COSER Lewis, 1956, *The Function of Social Conflict*, Toronto, MacMillan.
- COVILLE Thierry, 2009, *Iran ; la révolution Invisible*, Paris, La Découverte.
- FOUCAULT Michel, 1978, « À quoi rêvent les Iraniens », *Le Nouvel Observateur*, n° 727, 16-22 octobre 1978, p. 11.
- GHOLAMREZA-KAHSI M.-J., 2004, *Tajrobeh va khâterât-e Nasli dar Iran* [Expériences et souvenirs générationnels en Iran], Téhéran, le Bureau des Éditions de projets nationaux, ministère de la Culture et l'Orientation islamique.
- GOUDARZI M., GHOLAMREZA-KASHI M.-J., 2005, « *Naghsh-e shekâf andâz-e tajrobe-ye nasli dar irân* », *Faslnâme refâh-e ejtemâi*, v. 4, n° 16, p. 60-92.
- JÂN ALIZADEH, CHOUB BASTI H., SOLEIMANI BASHLI M.-R., 2010, « *Shekaf-e nasli, tavahom ya vahge'at ?* » *Majale-ye takhassosi-ye jâme-shenasi-ye motâleât-e Javânân*, v. 1, n° 1, p. 63-99.
- KELLNER Thierry, DJALILI Mohammad-Reza, 2010, *Histoire de l'Iran contemporain*, Paris La Découverte, coll. repères.

- KHOSROKHAVAR Farhad, 1995, *L'Islamisme et la mort : le martyr révolutionnaire en Iran*, Paris, L'Harmattan.
- , 1997, *Anthropologie de la révolution iranienne : le rêve impossible*, Paris, L'Harmattan.
- MOÏDFAR S., 2005, « *Shekaf-e Nasli ya gossast-e Farhangi; barressi-ye shekaf-e nasli dar iran* », *Nameh-ye olum-e ejtemâi*, n° 11/4 (24), p. 55-79.
- MONTASSERI M., 2012, *Yadetouneh ? ! ! ...* [Vous rappelez-vous ? ! ! ...], Téhéran, Golpayegâni.
- PARHAM Ramin, TAUBMAN Michel, 2009, *Histoire secrète de la révolution iranienne*, Paris, Denoël.
- PAIVANDI Saeed, 2006, *Religion et éducation en Iran. L'échec de l'islamisation de l'école*, Paris, L'Harmattan.
- ROCARD Michel, 2012, « Pourquoi il faut voter OUI au Traité budgétaire européen », *Atlantico*, 25 septembre 2012.
- TAHÉRI Amir, 1985, *Khomeiny*, Paris, Balland.

Filmographie

- Arousi-ye khoubân*, [Le mariage des bénis], Mohsen Makhmalbaf, 1989.
- Nals-e Soukht eh*, [La génération brûlée], Rasoul Mollagholipour, 1999.
- Dayereh*, [Cercle], Jafar Panahi, 2000.
- Talâ -ye Sorkh*, [Sang et Or], Jafar Panahi, 2003.
- Faqat do bar zendegi mikonim*, [Nous ne vivons que deux fois], Behnam Behzadi, 2008.
- Yek khâdevâdeh-ye mohtaram*, [Une famille respectable], Massud Bakhshi, 2012.

Les valeurs en cause. Crise de l'idéologie et crise de la transmission dans la société iranienne depuis la Révolution de 1979

Depuis la Révolution de 1979, au terme d'une période de forte emprise de l'idéologie sur la société, de nombreux acteurs sociaux, jusques là animés de profondes convictions, se sont pris à douter devant les difficultés pratiques de la vie, notamment dans l'éducation de leurs enfants. Ce doute s'est exprimé dans le discours de certains intellectuels qui l'ont alimenté et propagé en retour. À cette crise idéologique, consécutive à la fin de la guerre contre l'Irak, a répondu un blocage dans la transmission des valeurs, des croyances et des pratiques, au sein des principales institutions sociales (famille, école, mosquée, université). Cette crise de la transmission a entravé la communication entre les anciens acteurs de la révolution et leurs enfants, causant ce que l'on appelle aujourd'hui le « fossé intergénérationnel » [*shekâf-enasli*], objet de nombreuses analyses chez les sociologues iraniens. Les événements de 2009, sous certains aspects, sont révélateurs de ce processus commencé avec la révolution elle-même. Cette communication se fondera principalement sur des entretiens, observations et récits de vie, recueillis auprès d'acteurs variés de la première et de la deuxième génération.

Mots clés : Iran, République islamique, transmission, révolution, génération, mémoire.

The values in cause: ideology crisis and transmission crisis in Iranian society since the revolution of 1979

Since the 1979 revolution, at the end of a period of strong ideology ascendancy over society, many social actors, until then with deep convictions, started to doubt facing the practical difficulties of life, particularly in the education of their children. This doubt was expressed in the discourse of some intellectuals who increased it and propagated it. To this ideological crisis, starting at the end of the war against Iraq, followed a blockage in the transmission of values, beliefs and practices, within the main social institutions (family, school, mosque, university). This transmission crisis impeded communication between the former actors of the revolution and their children, causing what is today called "the intergeneration gap" [shekâf-enasli], that is deeply analyzed by Iranian sociologists. In some aspects, the 2009 events are revealing this process that started with the revolution itself. This article will be based principally on discussions, observations and life narratives, collected with various actors of the first and second generation.

Key words: Iran, Islamic republic, transmission, revolution, generation, memory.

Los valores cuestionados. Crisis de la ideología y crisis de la transmisión en la sociedad iraní desde la Revolución de 1979

Desde la Revolución de 1979, al término de un período de fuerte impulso de la ideología sobre la sociedad, numerosos actores sociales, hasta entonces animados por profundas convicciones, comenzaron a dudar ante las dificultades prácticas de la vida, especialmente en lo relativo a la educación de sus hijos. Esta duda se expresó en el discurso de ciertos intelectuales que lo alimentaron y propagaron a su vez. A esta crisis ideológica, posterior al fin de la guerra contra Irak, respondió un bloqueo en la transmisión de los valores, las creencias y las prácticas, en el seno de las principales instituciones sociales (familia, escuela, mezquita, universidad). Esta crisis de la transmisión entorpeció la comunicación entre los antiguos actores de la revolución y sus hijos, causando lo que hoy se llama "brecha intergeneracional" [shekâf-enasli], objeto de numerosos análisis entre los sociólogos iraníes. Los hechos de 2009, bajo ciertos aspectos, son reveladores de este proceso iniciado con la revolución misma. Esta comunicación se basará especialmente en entrevistas, observaciones y relatos de vida, recogidos entre actores variados de la primera y la segunda generación.

Palabras clave: Irán, República islámica, transmisión, revolución, generación, memoria.